

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°17 – octobre/novembre 2008

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages  
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)



*Pavillon à Weissenfels*

## POÉSIE LYRIQUE

Aucune nation n'a reçu de la nature des qualités plus chères à la poésie lyrique que le peuple allemand : leur penchant à la rêverie, leur naïf et profond enthousiasme, la tendresse de leur admiration pour la nature, la science de leur âme dans l'examen de ses blessures, et leurs perpétuels élans vers l'infini, tout leur a été donné pour exceller en ce genre de poésie.

Le nom le plus illustre qui se présente chez eux dans la poésie religieuse de ce siècle est celui de Frédéric de Hardenberg, dit Novalis, trop tôt ravi aux Muses et à la gloire. On lui doit un recueil de chants religieux qui, par la grandeur des sentiments, la majesté des images et la beauté de l'harmonie, sont placés en Allemagne au premier rang. Dans un autre volume d'élégies en prose intitulées : *Hymnes à la nuit*, son âme fait entendre cet ineffable gémissement qui est l'éternel fond de la poésie, parce que cette plainte mêlée aux célestes espérances est le secret de la destinée humaine.

Édouard Alletz, 1842-43.

---

**DOCUMENT BIOGRAPHIQUE**(Tennstedt, hiver 1794-95)<sup>1</sup>

Ce matin, je partis d'ici à cheval, tout joyeux. J'eus tôt fait d'atteindre Lützen-Sömmern. Au lieu d'aller tout droit sur Greussen, je me fourvoyai vers Gangloff-Sömmern. Le détour n'est guère d'importance, et à 9 heures moins 5 déjà, un homme me montrait au loin le château de Gruningue. J'y fonçai bravement. Un  $\frac{1}{4}$  d'heure encore avant 10 heures, je pris à travers la rivière et me trouvai, corps et âme – à Gruningue. Ou plutôt, mon corps y retrouva mon âme qui avait pris les devants. Je fis halte dans le village, tout près de la porte cochère de l'auberge – attachai mon chenal au pilori de Gruningue – la maison devant laquelle j'avais fait halte était sûrement la conciergerie. Je cherchai quelqu'un à qui remettre une lettre pour le château. Une jeune femme se trouva là – je parus suspect aux gens – ils riaient sous cape et me racontèrent que le seigneur n'était pas chez lui. Je chargeai la messagère de dire : la lettre vient de Tennstedt et le porteur est reparti tout de suite – mille hommages et mille compliments. Là-dessus elle partit, et une autre jeune femme me dit : voilà qui a tout l'air d'un mystère, et sans doute était-elle tout près de me prendre pour celui que j'étais vraiment : un soupirant d'une des dames du château. Je la chargeai de dire, au cas où l'on s'enquêt de moi, que j'étais reparti tout de suite pour Tennstedt, en promenade. Je sortis lentement du village – de l'autre côté de la rivière, je contemplai le château jaune avec une vive nostalgie – et m'éloignai au trot. Toutes les 10 minutes, je m'arrêtais et regardais alentour. La contrée est devenue pour moi si vivante ! Je voulais la graver dans ma tête. Pendant le retour, je tombai sur la bonne route – et jusqu'avant Lützen-Sömmern, j'aperçus encore Gruningue. Je suis fermement convaincu qu'à une demi-heure d'ici l'on doit pouvoir le distinguer encore avec une longue-vue. En dépit de mes nombreuses haltes, du trot modéré et du chemin en mauvais état ici et là, je suis rentré en moins d'1 heure  $\frac{3}{4}$ . Vers 8 heures et  $\frac{1}{4}$  je partais d'ici, à très lente allure, je me fourvoyai une vingtaine de minutes, et pourtant à midi et 5 j'étais de retour bien que je me fusse arrêté un quart d'heure à Gruningue.

En été, avec une bonne route et un cheval vite, je suis sûr de faire l'allée et la revenue à cheval en 2 heures et  $\frac{1}{4}$ , aisément. A pied, j'irai là-bas en 2 heures et  $\frac{1}{4}$ . L'arbre avant Lützen-Sömmern – juste au-dessus de Lützen-Sömmern, on aperçoit déjà Gruningue à l'œil nu. J'ai fait un tracé de cheminement.

---

<sup>1</sup> [cf. *Lettre* n°3, juin-juillet 2006].

---

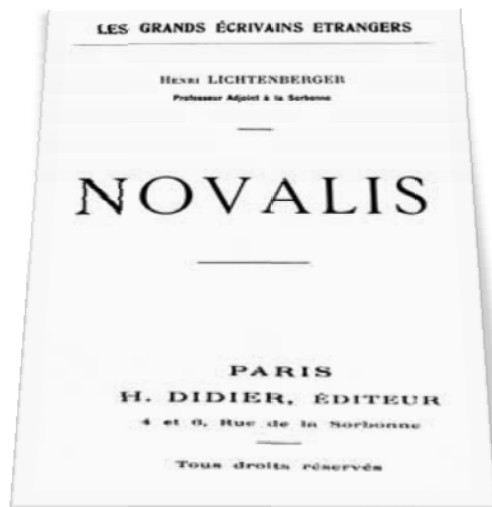
## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Edgar *EDERHEIMER*. Jakob Boehme und die Romantiker. I und II. Boehmes Einfluss auf Tieck und Novalis. Heidelberg, Winter, 1904. In 8<sup>o</sup>, 128 p. 3 mark 60.

Après une courte introduction intitulée « romantisme et mysticisme », M. Ederheimer expose les principes de la doctrine de Boehme, puis l'influence du philosophe sur Tieck et Novalis. Il y a quelques longueurs dans son travail, et aussi quelques exagérations. Peut-on croire que le *Werner d'Henri d'Ofterdingen* ait les traits de Boehme, et que Novalis l'établît exprès en *Boehmen* ou en Bohème, qu'il y a là « plus qu'une coïncidence du hasard » (p. 114-115) ? Peut-on croire que c'est dans Boehme que Novalis a trouvé la « fleur bleue », parce que Boehme parle d'une fleur en un endroit de ses *Trois Principes* (p. 75)<sup>2</sup> ? N'est-il pas outré de dire qu'on pourrait remplir des volumes avec les réminiscences de Boehme, les « boehmismes », qu'on rencontrerait à chaque pas dans *Octavien* et *Geneviève* (p.53) ? Mais l'auteur montre bien comment la riche et poétique imagination de Boehme enchantait les romantiques. Il fait entre certains passages de Boehme et certains passages de Tieck et de Novalis des rapprochements qui s'imposent. Il distingue nettement l'influence exercée par Boehme sur les deux romantiques : Tieck et Novalis considéraient Boehme comme un prophète ; Tieck le nommait son « saint principal », et Novalis appelait Goethe « le Boehme de Weimar » ; mais Tieck, toujours changeant et qui ne savait approfondir les choses, ne s'est pas imprégné du vieux théosophe de Görlitz ; chez Novalis au contraire, la doctrine de Boehme avait pris racine ; Novalis en a pris l'esprit, et Tieck, les dehors.

---

<sup>2</sup> [La fleur dont parle Jacob Bœhme dans ses *Trois principes de l'Essence divine* est le lys : « Nous avons besoin du lys qui fleurira au travers de la table de Moïse, percée d'outre en outre, lequel lys avec sa forte odeur se répand dans le paradis de Dieu, et par la *vertu* duquel les peuples deviendront si puissants et si forts qu'ils abandonneront l'antéchrist, et ouvriront au travers de l'obscurité jusqu'à l'odeur de la fleur. En effet, le puissant briseur des portes de la profondeur a planté le lys, l'a mis dans les mains de notre vierge SOPHIE, et il croît dans l'élément, dans les merveilles, contre l'effroyable tempête de l'enfer, et le royaume de ce monde ; car là, plusieurs branches tomberont par terre, ce dont l'antéchrist [*sic*] sera aveuglé ; dans le brouillard et dans le nuage il deviendra entièrement fou et insensé, et il agitera les quatre éléments dans la colère. » Traduction Louis-Claude de Saint-Martin, Paris, 1802. Rappelons que le même lys figure dans les *Heures* du peintre et disciple de Jacob Bœhme, Philipp Otto Runge (1777-1810).]



Dans la collection **Les Grands écrivains étrangers**, de la maison Blond<sup>3</sup>, ont été étudiées deux personnalités de la littérature allemande, presque contemporaines, dont l'influence fut inégale, comme la notoriété, mais qui, l'une et l'autre, ont trouvé pour les faire revivre des historiographes dignes d'elles. M. ERNEST SEILLIERE a consacré à Schopenhauer (1 vol. in-46, de 244 pp.), une étude bientôt suivie de celle que M. LICHTENBERGER a écrite sur Novalis (1 vol. in-16, de 268 pp.). La philosophie audacieuse de Schopenhauer a eu sur l'esthétique, la morale et même le mouvement littéraire des vingt dernières années une influence que M. Seillière, sans s'attarder dans des critiques déjà vieilles, s'attache principalement à mettre en relief. Moins accusée peut-être que celle du grand pessimiste, la figure de Novalis n'en est pas moins originale et représentative d'une époque. Sa vie et son œuvre, les sources de sa pensée et sa doctrine propre sont étudiées par M. Lichtenberger dans des pages où l'on sent percer une sympathie bien naturelle pour ce mystique ardent qui fut aussi un romantique philosophe.

B. C. DE P.

Recension parue dans *La Revue des Études historiques*, Paris, 1914.

---

<sup>3</sup>[Initialement paru aux éditions Blond, l'ouvrage d'Henri Lichtenberger fut diffusé par Henri Didier, éditeur, 4 et 6, rue de la Sorbonne.]

« Après la mort prématurée du jeune poète, on voit se former autour de lui une légende qui se propage rapidement dans le cercle de ses amis et de là dans le grand public. Hardenberg devient une sorte de Christ romantique, un « Saint-Novalis » selon le mot de Zacharias Werner, un médiateur poétique entre Dieu et l'humanité, un divin adolescent marqué de bonne heure du sceau de la mort, martyr de son amour pour cette fiancée que le destin lui arrache à la fleur de l'âge, consumé dès lors par la nostalgie de sa patrie céleste, vivant, sur cette terre déjà, dans une sorte de rêve lucide et dans la conscience exaltée d'une existence supérieure. Schleiermacher, dans la seconde édition de ses *Discours sur la Religion*, célèbre, à côté de Spinoza, « le divin jeune homme, trop tôt arraché à la vie, pour qui se changeait en art tout ce qu'effleurait le vol de sa pensée, pour qui l'univers se transfigurait en un vaste poème et qui, après avoir à peine préludé confusément sur sa lyre, mérite cependant d'être rangé parmi les poètes les plus accomplis, parmi les rares élus dont la pensée est aussi profonde que limpide ». On vante Novalis comme le grand restaurateur du platonisme dans la littérature et dans la science modernes. On lui prête le plan d'une vaste encyclopédie philosophique qui aurait embrassé l'universalité du savoir humain, et dont ses Fragments seraient la première ébauche. Son *Ofterdingen* est célébré comme une cosmogonie grandiose, une révélation mystique, une Bible nouvelle malheureusement inachevée. On compare son œuvre à « un temple égyptien aux proportions gigantesques, qui, s'élevant à peine de ses assises, s'est écroulé à demi et dont les ruines restent encore chargées d'hiéroglyphes<sup>4</sup> ».

Il y a certainement dans cette légende romantique une part de vérité<sup>5</sup>.

Or, c'est précisément cette « légende romantique », et cette « part de vérité », que l'on prend en compte, lorsque l'on découvre admiratif, à quinze ans, l'œuvre du poète, et que l'on se trouve pris dans la vénération à laquelle porte la contemplation de son visage. Certes, les années passant, on en vient à considérer Novalis sous un jour sans doute plus conforme à la réalité : « un jeune homme sage et ordonné, préoccupé de faire un bon mariage et de se créer un intérieur agréable, un fonctionnaire appliqué et consciencieux, un homme de science curieux des découvertes les plus modernes et profondément épris de la nature. Il n'avait nul dédain de la vie et aurait su se faire si la mort ne l'avait arrêté de bonne heure, une

---

<sup>4</sup>[Wolfgang Menzel, dans son *Histoire de la littérature allemande*, 1827].

<sup>5</sup> Henri Lichtenberger, *Novalis*, H. Didier, 1911, pp. 243-244.

existence agréable, intelligente et utile»<sup>6</sup>. Pourtant, on ne saurait entrer dans la *vérité* de Novalis que par sa légende. C'est à l'adolescence que l'on devient disciple de ce maître spirituel, saisi par la beauté singulière de son visage, suivant la gravure de Edouard Eichens, Berlin, 1845, qui appartient elle-même à la légende du poète romantique allemand. Et c'est, à partir de cet âge, en approfondissant son œuvre, dans le sens de la légende du poète romantique, que l'on parvient progressivement à la hauteur de ses visions de l'intermonde, de ses fulgurantes « percées » qui sont, en Occident, les plus accomplies des intuitions métaphysiques. « Si la mort ne l'avait arrêté » ! Mais sa mort confirme sa légende. Les circonstances mêmes en forment toute l'explication, ainsi qu'elles sont rapportées par Friedrich Schlegel, le 27 mars 1801 : « Il est certain qu'il n'a eu aucun pressentiment de sa mort, et il est à vrai dire à peine croyable de mourir d'une manière si douce et si belle. Pendant tout le temps que je l'ai vu, il a été d'une sérénité qui passe toute description, et quoique sa grande faiblesse l'empêchât beaucoup de parler lui-même, le dernier jour, il prit part à toutes choses de la manière la plus aimable, et il m'est précieux par dessus tout d'avoir encore pu le voir. »

Par cette mort admirable, autant que par sa légende, nous comprenons la *vérité* de Novalis, qui fait, aujourd'hui encore, du poète romantique le maître spirituel révérend et l'initiateur, le guide intérieur de tant de jeunes disciples.



## LOUIS ANGÉ

*Dans sa bibliographie de Novalis (Œuvres complètes, 1975, tome II), Armel Guerne signale, comme « curiosité », la traduction en vers rimés des Hymnes à la Nuit, par Louis Angé, (Alzir Hella). L'ouvrage, paru en 1922, aux Images de Paris est à peu près introuvable. Nous nous proposons d'en reproduire des extraits pour les lecteurs de la Lettre Novalis, au plus près de l'original (vignettes, disposition des vers, etc.).*

---

<sup>6</sup> *Idem*, p.245.

NOVALIS

## LES HYMNES A LA NUIT

suivis du *Chant des Morts*traduits par Louis Angé  
et ornés de *bois* par Raymond Thiollière

IMAGES DE PARIS

14, rue du Cloître-Notre-Dame, Paris-IV<sup>e</sup>

1922

## Novalis et les Hymnes à la Nuit

Le printemps en Thuringe est un enchantement, et, sous les romantiques ruines des vieux châteaux, les flots dorés de la rivière Saale répandent l'appel à la joie. Weissenfels, Fribourg-sur-l'Unstrut, Naumbourg, Iéna et Weimar, petites villes, aux belles verdures, où chantent les grands noms, plus beaux encore, des Klopstock, des Schiller, des Goethe et des Frédéric Nietzsche ! Mais, pour qui se complaît à regarder les mobiles paysages sous un



aspect d'éternité, aux pleines ardeurs du gras été comme aux mourantes délices de l'automne, une seule figure est maîtresse souveraine de ce radieux pays, traversant comme une flèche brillante les tristes grisailles de la Germanie. George- Frédéric-Philippe, baron de Hardenberg, qui trouvâtes dans le souvenir ancestral d'une terre italienne ce nom symbolique et trois fois cher de Novalis, c'est vous qui dans cette poétique contrée nous ouvrez à jamais les bleus royaumes de la poésie.

Novalis, quelle destinée d'une tendresse plus humaine prépara un prestige plus surhumain

Né, au mois des fleurs 1779, dans le dur comté de Mansfeld, d'une famille de dix enfants, presque tous voués à mourir avant l'âge, le jeune Novalis grandit dans le sombre horizon que projette sur son aurore la taciturnité du piétisme paternel. Mais, lui, n'est venu dans ce monde que pour chercher la lumière et les riants bonheurs. Il se précipite vers la vie, ivre de s'abreuver à ses merveilleuses fontaines : il sait que l'univers a pour lui de divines promesses, et il les réclame, il les exige frénétiquement, de toutes les violences de son âme passionné.

Tout en lui n'est qu'élan vers l'allégresse, vers la science, vers la beauté. Sous ses longs cheveux bouclés, avec ses grands yeux clairs qui semblent refléter les mystérieuses flammes d'un magique Au-delà, il passe comme un juvénile héros, comme un beau chevalier que les Fées ont comblé de toutes leurs dilections. Il a des intelligences avec un monde mille fois plus désirable que le nôtre ; il marche entouré du superbe cortège des Illuminations, et c'est lui qui de sa jolie main va réveiller la Princesse-au-Bois-Dormant.

Quelle splendide féerie que l'existence, lorsque, portant en soi la volonté du plus riche avenir, on assiste, – aux fulgurants coups de tonnerre d'une lointaine Révolution, – à l'enfantement d'une société nouvelle, et qu'on explore, avec les coups d'aile d'un esprit pressenti génial, les secrets insoupçonnés du vaste Cosmos !

Mais voilà que sur sa route l'Ingénu rencontre la Douleur, et désormais c'est la Douleur qui le suivra comme son ombre, jusqu'à la pierre froide d'un précoce tombeau. La Douleur, jalouse de l'Amour ! A peine a-t-il le temps de connaître, « la plus divinement gracieuse » des jeunes filles et des fiancées, que celle-ci meurt, héroïquement, dans d'intolérables souffrances. Et dès lors le grave Pèlerin de cette terre d'Illusion a compris le véritable sens de la vie. Vivre, c'est souffrir, mais pour triompher de la souffrance. Vivre, c'est accepter ; c'est se soumettre en apparence aux superficielles matérialités, mais pour descendre, de toute sa raison et de toute son âme, dans le sanctuaire inviolable des Rêves, des Exaltations et des incorruptibles Épousailles.

Vivre, c'est faire éclore en soi la volonté et le courage de la Joie, en dépit des menaces et des atteintes que décoche, d'un arc impitoyable, l'Archer funèbre, le Génie tragique, qui s'appelle Destin, Existence ou Fatalité. Et c'est pourquoi, Sophie de Kühn étant morte, Novalis triomphera de la Mort, en faisant revivre sa première fiancée dans la personne de la doublement adorable, Julie de Charpentier.

Mais la chair, plus faible que l'esprit, fléchit en quelques mois, et, sous les rapides morsures de la phtisie, n'ayant pas encore 29 ans, il s'éteignit, en germinal 1801, sur les bords de la rivière Saale, à Weissenfels, la ville aux roches blanches. C'est là que, durant des années, les amoureux sont venus sur sa tombe invoquer sa légendaire figure, et c'est là qu'encore aujourd'hui, sous le mur de la maison qu'il habita, à l'entrée du vieux cimetière, transformé en jardin public, son buste, d'une blancheur aussi blanche que son âme, orne gravement et immortellement le coin de terre qui a reçu sa poussière mortelle.



### Hymne I.

#### PREMIÈRE VISION

QUEL est l'être vivant,  
 Doué de sentiment,  
 Qui, plus que tout ce qu'a de merveilles la terre  
 Parmi ses larges horizons,  
 N'aime pas la sainte lumière,  
 Si riche de couleurs d'ondes et de rayons,  
 Et qui d'une douceur plénière  
 Pénètre la nature entière,  
 Lorsque paraît le jour fécond ?  
 C'est elle, âme de l'existence,  
 Que, – dans ses flots d'azur se mouvant en cadence, –  
 Le monde illimité des astres voyageurs  
 Respire, comme la respirent  
 La pierre, qu'immobile on voit – parfois reluire,  
 La plante, ingénieuse à nourrir sa vigueur,  
 L'animal multiforme aux sublimes ardeurs,  
 Et surtout l'Étranger superbe aux yeux rêveurs

---

Dont le pas balancé légèrement se pose  
Et dont la voix sonore ouvre les lèvres closes.  
    Reine de la Création,  
Elle produit partout des transformations  
    Sans nombre,  
    Fait et défait mille unions.  
Et donne à toute chose, en dépit de son ombre,  
    Une couronne de rayons.  
    Son unique présence  
    Proclame la magnificence  
D'un monde dont elle est l'illumination.

Loin d'elle, vers la Nuit sainte et mystérieuse,  
Vers l'Indicible Nuit je tourne mes regards.  
Solitaire et désert, là-bas, de toutes parts,  
Le monde est englouti dans une tombe affreuse.  
    Un mélancolique tourment  
    Étreint l'âme profondément.  
    Je voudrais me répandre  
En gouttes de rosée et chez les morts descendre  
    Et mêler mon être à la cendre ...  
    Les lointains souvenirs  
    Et les jeunes désirs,  
    Les rêves de l'enfance  
    Tous les éphémères plaisirs,  
    Toutes les vaines espérances  
    De cette si longue existence,  
Je les vois s'avancer vêtus de gris, pareils  
Aux nuages des soirs, quand s'éteint le soleil.  
En d'autres régions la lumière éclatante  
    A planté ses joyeuses tentes.  
Ne viendra-t-elle plus visiter ses enfants,  
    Qui dorment, l'attendant,  
    Avec la foi de l'innocence ?

    Mais quelle prescience  
    Tout-à-coup jaillit sous mon cœur  
    Et chasse les molles vapeurs  
    De la douleur ?  
Nuit obscure, est-il vrai qu'à tes adorateurs  
    Tu montres quelque complaisance ?  
    Que caches-tu sous ton manteau,

Qui m'aïlle jusqu'au cœur avec tant de puissance  
     De ta main qu'orne le pavot  
 Un baume précieux goutte à goutte ruisselle.  
 A notre être alourdi tu redonnes des ailes ;  
 Et nous sentons en nous un obscur élément  
     Sourdre mystérieusement.  
 Dans un effroi joyeux je vois soudainement  
     M'apparaître un grave visage,  
     Se penchant vers moi doucement.  
     Pieusement,  
 – Jeune comme la Nuit dont il est le message,  
 Sous l'or de ses cheveux bouclés infiniment.  
     Que la lumière maintenant  
     Me semble pauvre et misérable,  
 Et le départ du jour suave et désirable ! ...  
 C'est parce que la Nuit t'enlevait tes sujets,  
 O Lumière, que tu semas dans l'air immense  
     Ces astres aux brillants reflets  
     Qui pendant ton absence  
     Proclament ta toute-puissance  
     Et ton retour,  
     Au point du jour ?  
 Mais plus divin pour nous que l'éclat des étoiles  
 Sont les yeux infinis qu'en nous ouvre la Nuit ;  
 Car ils voient bien plus loin que tout astre, parmi  
 Les plus pâles de ceux que le ciel nous dévoile.  
     Même au sein de l'obscurité  
 Ils voient jusqu'au tréfonds d'une poitrine aimante,  
 Et voient ce qui remplit de tant de volupté  
     Les âmes là-haut triomphantes.  
 C'est toi, ma Bien-Aimée, – ô soleil de la Nuit, –  
     Qu'à présent dans mes bras conduit  
     Cette terrestre impératrice,  
 – D'un univers meilleur sublime évocatrice,  
     Que l'amour a pour protectrice !  
 Maintenant je m'éveille, et je suis vraiment moi,  
     En étant tout à toi :  
 C'est par toi que la Nuit devient pour moi la vie  
     Et qu'enfin homme je me vois.  
 Consume donc mon corps de ce feu que j'envie,  
     Afin que, libre de son poids,  
     Mon âme à la tienne se mêle,  
 Et que la Nuit de noce alors soit éternelle !

---

## NOVALIS et l'initiation

### II. Les Fidèles d'Amour

Le premier mystère d'une initiation à l'Amour, humain et divin, transmise par le poète romantique allemand, trouve son origine dans l'œuvre même de Novalis, une œuvre qui non seulement constitue un appel à cheminer vers la Vie, mais aussi forme, comme celle de Dante, l'initiation proprement dite de tous ceux qui sont destinés à devenir un jour des fidèles d'amour.

Cependant, un second mystère est attaché à cette initiation, faute de quoi cette œuvre demeurerait lettre morte sur le chemin qui mène vers l'intérieur : Novalis lui-même apparaît comme le maître, invisible et caché, par qui l'initiation est conférée. De qui est-il la manifestation ? D'abord de lui-même, en ce sens qu'il s'agit de la rencontre de son disciple avec la « forme spirituelle » du poète romantique allemand. Nombreux sont ceux qui, parmi nous, ont connu cette expérience. Toutefois, Novalis est également la manifestation de ce mystérieux étranger qui demeure à la fontaine (ou à la source) de Vie, de ce *Verdoyant* que les traditions désignent tantôt du nom de saint Elie, tantôt de celui d'al-Khadir. Il faut même qu'il en soit ainsi, pour que l'initiation à l'amour humain et divin de l'œuvre de Novalis soit effective.

Un dernier mystère, plus intime, reste celui de son visage de beauté qui a ravi le cœur de quelques uns de ses disciples. Ce mystère est triple : Mystère de ce visage à la ressemblance de la jeune fille qui est elle-même à la ressemblance de l'âme ! Tel est le premier degré de l'initiation novalisienne qui introduit à la connaissance de l'amour humain. Il est aussi le mystère de son visage de beauté qui s'identifie au Christ. – Par là même, les disciples de Novalis rejoignent l'expérience du poète : « *Christus und Sophie* », et atteignent un second degré dans la connaissance de l'amour humain et divin. Mystère, enfin, du visage de NOVALIS qui se manifeste à eux comme celui de la Sagesse divine, *Sophia*, par quoi ils franchissent un dernier degré dans la connaissance de l'amour divin.

C'est ainsi que les disciples de Novalis – les fidèles d'amour qui se rattachent à l'initiation novalisienne – qui réalisent en eux ce triple mystère, demeurent dans la contemplation d'un seul visage ravissant qui est celui du poète romantique allemand, et qui est, simultanément, à la ressemblance de leur âme et à la ressemblance de *Sophia*. Et ainsi que le visage de NOVALIS les fait entrer, dans l'intimité de leurs cœurs, dans la contemplation de la Sagesse divine.

---

**NOVALIS 2008**  
**Réception de Novalis en France**

**CATALOGUE 2008**

**Volume 1** – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

**Volume 2** – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

**Volume 3** – Henri Albert, « Novalis », *Mercur de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

**Volume 4** – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

**Volume 5** – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

**Volume 6** – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages

qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

**Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.**

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

**Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.**

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

**Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.**

« Les parens [sic] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tour à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

**Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.**

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »



---

**SOMMAIRE****Document biographique**

Novalis, Tennstedt, hiver 1794-95  
(traduction Gustave Roud).

**Documents littéraires et témoignages**

Deux recensions : Edgar *EDERHEIMER*. Jakob Boehme und die  
Romantiker – Henri Lichtenberger, *Novalis*.

Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922 et  
traduction de l'Hymne I.

**Novalis et l'initiation**

II – *Les Fidèles d'Amour*.

**NOVALIS 2008**

Réception de Novalis en France  
Catalogue 2008.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2008